

La Tête en Noir

N° 183
Nov.
Dec.
2016



GRATUIT

SN1142-9216

La chronique de Julien Védrenne

LE NOYAUTAGE DES PRIX DE L'AUTOMNE

Les grands prix littéraires sont presque tous décernés. Les derniers en date – le Goncourt et le Renaudot – ont tous deux récompensé deux auteures, respectivement Leïla Slimani et Yasmina Reza, relançant le débat sur l'inégalité homme-femme des prix depuis leurs créations. *Le Monde* s'est fendu d'un article avec nombre de graphiques en ce sens. Mais qu'en est-il dernièrement des auteurs des littératures policières et de leur reconnaissance dans le blanc sérail ? En 2009, pour *Enclave*, son premier roman de littérature « blanche » tel que l'écrivait son éditeur en quatrième de couverture, Philippe Carrese se retrouvait dans la première sélection du Médicis. *L'Homme à la carabine*, premier roman de Patrick Pécherot à paraître lui aussi dans la collection blanche de Gallimard estampillée « NRF » était nommé pour le Grand Prix Palatine du Roman Historique sous la présidence de Stéphane Bern, et encensé par François Busnel qui le recevait dans son émission *La Grande librairie*. Pendant ce temps, avec *Monsieur le commandant*, Romain Slocombe intégrait la première sélection du Goncourt. L'année suivante sera celle de l'apothéose pour l'écrivain suisse Joël Dicker qui verra son roman, *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, couronné du Grand Prix de l'Académie française et du Goncourt des lycéens. Nous sommes en 2012 et une certaine page semble s'être tournée. Pourtant, il faudra attendre cette année pour que Romain Slocombe, encore lui, avec *L'Affaire Sadorski*, soit à nouveau présent dans la sélection du Goncourt. Mais l'affaire en question est d'importance car au contraire de tous les ouvrages précités, celui-ci est bel et bien estampillé « thriller » puisqu'il se trouve dans la collection « La Bête noire » des éditions Robert

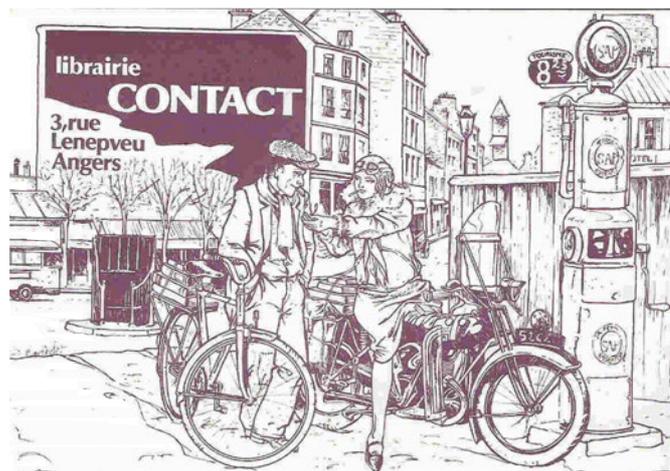
Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LES BIDOCHON CHEZ ROLAND BARTHES

Ainsi Roland Barthes, roi du détricotage sémiologique, aurait hérité de *La Septième fonction du langage* (stade ultime de la parole convaincante qui donne au locuteur un pouvoir total) inspirée de Jakobson, avant qu'on ne l'assassine à coup de camionnette, début 1980, juste après un déjeuner avec Mitterrand, Lang, Fabius *and co* qui préparaient l'affrontement du débat électoral avec Giscard.... **Laurent Binet** a frappé fort avec son « roman policier » : deux cent cinquante mille exemplaires vendus et le **Prix Interallié** à la clé. À l'occasion de la sortie de la version démocratique en *Livre de Poche*, car moins chère (8,30 €.), penchons-nous sur ce titre étonnant en convoquant, justement parce que la sémiologie est l'étude des signes dans la linguistique fondée par Ferdinand de Saussure, la création d'un autre Binet : les Bidochon. Car, devant la sémiologie d'un Binet, nous sommes comme les Bidochon du second : nous ne comprenons RIEN. Horrible spectre de la ségrégation : d'un côté, ceux qui ont tout capté comme François Busnel (« Remarquable ! »), ou Fabienne Pascaud de *Télérama* (« On dévore, entre rire et gourmandise intellectuelle ») ; et de l'autre côté, nous, les Bidochon, ceux qui ne savaient même pas qu'il y avait déjà six fonctions du langage ! Comment expliquer un tel succès sur un sujet aussi branle-méninge ? Avons-nous tous suivis les cours en fac de lettres ? Impossible que ce soit deux cent cinquante mille sémiologues qui aient acheté la version grand format à vingt-deux euros (il y en aura probablement le double, voire le triple en version poche). Les critiques tous très intelligents l'ayant reçu gratuitement en service de presse, force est de constater que les plus grands lecteurs sont... les Bidochon !

Nous touchons là un point exaltant qui recoupe



culture et sociologie. Voilà un livre idéal pour dîner entre Bidochon bobos. Exemple de dialogue : « Quoi ? Tu ne savais pas que Deleuze en voulait à Barthes parce qu'il soutenait BHL ? » « Pardon, Sollers détestait Bourdieu parce qu'il menaçait son système de représentation. » « Et Derrida ? Hein ? Et ce faux cul de Foucault ? » « Lui, c'était plutôt un vrai cul car il savait s'en servir. » Tous les Bidochon bobos ayant lu le livre : « Ha ! Ha ! Ha ! »

Dans ce *Closer* de la sémiologie, Laurent Binet, ex-professeur agrégé ayant enseigné dans les lycées de Seine-Saint-Denis, prend le temps pédagogique de démarrer sur les dernières pensées de Barthes alors qu'il traverse sa fatale chaussée avant de se faire tamponner. L'historique de la sémiologie y prend place ainsi que le motif du crime. Alors que Barthes agonise à l'hôpital, toutes les têtes pensantes viennent s'y recueillir en *live* (BHL, sa chemise, Sollers & Kristeva). L'inspecteur Bayard, des Renseignements Généraux, intervient sur ordre de Giscard, Ponia, d'Ornano et consorts qui se posent des questions. Bayard est un Bidochon (il croit que Saussure s'appelle Chaussure et porte un nom-index qu'on ne peut examiner ici, faute de place). Suite à une visite à la fac de Vincennes envahie d'étudiants à joints, il recrute un jeune professeur, Simon Herzog, qui l'a ébloui lors de son cours sur la signification des chiffres et des lettres chez 007. Herzog sera donc « l'interprète » de Bayard. Les deux comparses se plongent avec Foucault dans les saunas, rencontrent les gigolos arabes qu'il se partageait avec Barthes, filent aux USA à l'université Cornell pour un colloque avec Kristeva et toute la clique, rencontrent Umberto Eco à Bologne pile lors de l'attentat dans la gare, puis finissent à Venise pour la grande finale de la mystérieuse secte rhétorique du Logos Club où le perdant des joutes verbales se fait toujours trancher un doigt. Est-ce une quête livresque comme *Le Nom de la rose* de Umberto Eco justement, ou *Le Club Dumas* d'Arturo Perez-Reverte adapté par Polanski sous le titre *La Neuvième porte* ? Non. Il y a ce recours systématique aux noms véritables et aux poncifs éculés du polar (les voitures mystérieuses, les alliés étrangers) ; et les scènes sont trop mal écrites pour être de genre (accident, meurtres et surtout scènes de baise). Une seule explication



à cette mauvaise littérature : c'est une farce ! On notera le « À table ! » de Kristeva s'activant dans la cuisine ; le dialogue fumeux de Sollers avec Althusser et sa femme pas encore tuée ; l'agression dans la bibliothèque de Cornell où Simon traqué derrière les Nathalie Sarraute se protège du couteau grâce à un Marguerite Duras avant de l'échanger contre un Claude Simon plus conséquent. Enfin, on ne dira jamais assez notre stupéfaction ravie devant les déductions de Simon Herzog à partir des « signes » de James Bond, d'un groupe d'étudiants jouant au billard, de mystérieuses boîtes dans le bureau de Giscard, et de son adversaire italien lors d'une joute au Logos Club qu'il est parvenu à infiltrer. Ce sont les meilleures scènes avant un final assez éblouissant, lors d'un affrontement à Venise, entre un Sollers jouant Lacan et le Grand Manitou du Logos Club...

En conclusion, voilà un roman atypique qui, au lieu de passer par la transcendance de la fiction littéraire comme dans *Le Nom de la rose* pour traiter de grandes notions philosophiques, reste sur un évènementiel *people* intello vulgaire. Binet dresse-t-il le tombeau de l'intelligentsia avec des ficelles populistes ? Mystère. De plus, ici aussi, comme dans *HHhH*, son précédent texte sur l'attentat contre Heydrich le chef de la Gestapo, Binet plaque de vagues procédés (ratés) d'autofiction, appel de pied grossier au monde germano-pratin. Bref, tout ceci est bancal, avec une lecture qui ne peut être que superficielle. Mais il y a des étincelles : ce doit être ça les « gourmandises intellectuelles » pour Bidochon.

Michel Amelin

Suite de la page 1

Laffont au côté d'auteurs peu fréquentables comme Fabio M. Mitchell et Ingrid Desjours. C'est également la preuve qu'il y a un membre du jury du prix Goncourt qui a maintenant un faible pour l'écriture de Romain Slocombe. F, d'Antônio Xerxenesky chez Asphalte a lui été dans la sélection du Médicis ce qui est une belle preuve de reconnaissance pour la très jeune maison d'édition. Maison d'édition qui a vu cette année *Tant de chiens*, de Boris Quercia, obtenir le Grand Prix de littérature policière dans la catégorie « Romans étrangers »... Les fictions policières et leurs auteurs semblent donc s'inscrire dans le paysage primé. Ce n'est que justice. Quant à savoir quand une auteure de romans policiers se retrouvera dans une sélection de l'automne, voire sera primée, c'est une autre question qui mériterait un paragraphe dans l'article du *Monde* précité avec un joli graphique à la clé.

Julien Vedrenne

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BRE

Bondrée, de Andrée A. Michaud (Rivages « Thriller »). Été 1967, Québec. La quiétude d'un petit village de chalets de vacances nichés autour d'un lac est troublée par la disparition d'une adolescente. On la retrouve sans vie, la jambe broyée dans un piège à ours. Mais quand le même sort est réservé à une seconde jeune fille, l'hypothèse criminelle s'impose au policier chargé de l'enquête. Dans un décor grandiose et inquiétant, la romancière québécoise tisse tranquillement sa toile d'angoisse, et séduit le lecteur par son style élégant, ses mots bien choisis, la poésie de ses phrases et de l'épaisseur psychologique de ses personnages. Un formidable roman !

Les Vacances de Mma Ramotswe, d'A. McCall (10-18 « Grands détectives »). Cédant à l'insistance de son associée, Mma Ramotswe lui abandonne sa célèbre agence N°1 des dames détectives du Bostwana (Afrique australe) pour quelques jours de vacances. Oisive malgré elle, Mma s'occupe d'abord d'un petit orphelin des rues avant de reprendre officieusement le travail pour s'atteler à une affaire très sensible qui exige doigté et diplomatie. Cette série popularisée par la télévision est une vraie réussite conjuguant une galerie de personnages très originaux, des dialogues savoureux et, surtout, la description malicieuse et amusante d'une société africaine ballotée entre traditions et modernité.

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

La Mort nomade, de Ian Manook (Albin Michel).

Épuisé par la corruption ambiante et la violence, toujours taraudé par la disparition de sa fille, Yerruldelger est retiré depuis quatre mois dans la steppe à l'instigation de son maître shaolin. Il est détourné de son but initial par deux femmes : l'une est, elle aussi, à la recherche de sa fille ; l'autre veut trouver les responsables de l'assassinat de son amant, victime d'un meurtre rituel. Ce n'est que le début d'une série de cadavres qui met en évidence, à partir d'un événement local, des ramifications internationales où l'un des enjeux est l'avenir de la Mongolie et l'accaparement de ses terres, et plus encore, de son sous-sol. Ian Manook emmène le lecteur à travers le monde : le Canada, l'Australie, Paris, New York, et tisse les liens d'une intrigue qui lui permet de s'interroger, et nous interroger, sur la disparition d'une certaine forme de civilisation, sur un monde en disparition à travers des scènes. Comme les deux premiers tomes (*Yerruldelgger* en 2013, prix Quais du Polar à Lyon, et *Les Temps sauvages* en 2015), *La Mort*



nomade parle aussi de géopolitique, d'enjeux financiers, de sauvegarde des traditions. Et contient, pour la fine bouche, quelques beaux moments de cuisine. (432 p., 21,90 €)

Écoutez nos défaites, de Laurent Gaudé (Actes Sud).

Les livres de Laurent Gaudé sont autan d'échos du monde. Son premier livre, *Cris*, évoquait le premier conflit mondial. Il y a eu ensuite et notamment, *Eldorado* qui évoquait déjà la tragédie des migrants, la séparation avec sa terre et sa famille, et le formidable *Ouragan*, une polyphonie bâtie sur les ruines de l'ouragan Katrina et le destin des laissés-pour-compte. Plus récemment, *Danser les ombres* évoquait un nouveau sinistre, à Haïti cette fois.

Les romans de Laurent Gaudé ne sont pas à classer dans la catégorie du « Noir », si tant est qu'il soit besoin de catégories. Mais *La Tête en Noir* traite du sujet, n'est-ce pas ? Mais à chaque fois, en prenant appui sur le monde tel qu'il est, Laurent Gaudé développe une fiction qui pourrait être aussi, un jour, la nôtre. Ou, en tout cas, qui nous touche. Ainsi en est-il de son dernier livre paru : *Écoutez nos défaites*. Un impératif comme une injonction. Laurent Gaudé, dramaturge, aime revisiter les mythes fondateurs. En l'occurrence, il prend appui sur Iphigénie, fille d'Agamemnon, sacrifiée pour « raison d'État ». Son décès fait se lever le vent qui emmènera la flotte de Mycènes à Troie. Que faut-il sauver ? Et à quel prix ? Pour illustrer le propos, dans *Écoutez nos défaites* : Haïlé Sélassié et sa lutte contre le fascisme ; Grant pendant la guerre de Sécession ; Hannibal et sa marche vers l'Italie, en passant les Alpes avec les éléphants et, enfin, fiction, l'histoire d'un agent des services spéciaux versus le bureau des légendes, et d'une archéologue en pleine guerre du Moyen-Orient. Autant de victoires au goût amer. (282 p., 20 €).

L'Affaire Léon Sadorski, Romain Slocombe (Robert Laffont « La Bête noire »).

C'est l'un des sujets de prédilection de Romain Slocombe : dénoncer les extrêmes, les dérives, les embrigadements. Avec, toujours dans ses personnages, une ambiguïté, un moment de doute, de choix. Des livres toujours très documentés, s'appuyant sur un contexte avéré pour glisser vers la fiction. Dans ses plus récentes parutions, c'était le cas avec *Monsieur le Commandant* (qui fut sélectionné pour le prix

Martine lit dans le noir suite...

Goncourt et le Goncourt des lycéens en 2011) ; également dans *Première station avant l'abattoir* sur fond d'espionnage dans les années 1920. Même ambiguïté aujourd'hui avec son dernier livre : *L'Affaire Léon Sadorski*. L'action se déroule pendant la Deuxième Guerre mondiale. Léon Sadorski est un employé modèle à la troisième section des Renseignements généraux. Son travail : arrêter les juifs et les envoyer à Drancy. On est en avril 1942. Mais tout va bien pour Léon Sadorski ; il ne se pose pas de questions, est heureux en ménage même s'il s'octroie de temps à autre quelques petits extras. Mais en toute discrétion.

Et puis l'histoire bascule. Il est arrêté par la Gestapo, envoyé en Allemagne où, après quelques interrogatoires et entrevues, il est chargé de retrouver un mystérieux agent double soupçonné d'être passé à l'ennemi, c'est -à-dire appartenir en fait à un réseau anti-nazi. Où est le problème ? C'est que cette Thérèse Gerst s'avère être son ancienne maîtresse.

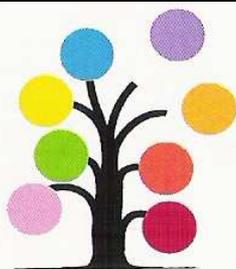
Quel choix ? Quelle attitude au risque de tout perdre, de se perdre ? Romain Slocombe, une fois encore, tisse un suspense aux intrusions multiples.

Le livre *L'Affaire Léon Sadorski* est retenu pour le Goncourt des lycéens 2016. (479 p., 21 €).

Pour les amateurs, sur LSD, la série documentaire de France culture, quatre émissions sur l'espionnage. À écouter en podcast

<https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire>

Martine Leroy-Rambaud



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BRE

« **Le voleur qui comptait les cuillères** » de **Lawrence Block. Série Noire.** Modeste bouquiniste de New York, Bernie Rhodenbarr arrondit ses fins de mois en cambriolant de riches demeures. C'est ainsi qu'à la demande d'un collectionneur il doit s'emparer du manuscrit d'une nouvelle de F. Scott Fitzgerald et de très recherchées petites cuillères en argent, tout en se gardant de Ray Kirschmann, un policier qui le surveille de près. Dandy élégant amoureux des livres et cambrioleur esthète, séducteur impénitent et incorrigible bavard, Rhodenbarr est le héros attachant d'intrigues légères et savoureuses écrites par l'américain Lawrence Block, un très célèbre auteur de romans noirs.



« **La mort nomade** » de **Ian Manook. Albin Michel** C'est dans le désert de Gobi que l'ex-commissaire mongol Yeruldelgger a installé sa yourte pour se reconstruire dans la paix et l'harmonie de ses ancêtres. Mais sa réputation d'enquêteur l'a précédé et il est rapidement réquisitionné par deux femmes frappées par le malheur. Son enquête le confronte très rapidement aux nervis d'une compagnie minière toute puissante. Soutenue par d'incroyables et pittoresques personnages, cette série criminelle du français Ian Manook nous dépeint une Mongolie sauvage et imprégnée de traditions mais aussi un pays dévasté par l'action des prédateurs miniers sans scrupules.

Jean-Paul Guéry

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

La Course au bahut, de Jean Mazarin

Fleuve Noir, Collection « Spécial-Police » n°1594 - 1980

Tout comme G.-J. Arnaud dans le dernier numéro, j'imagine ne pas apprendre grand-chose aux habitués de *La Tête en noir* en évoquant la carrière de monsieur Mazarin en quelques lignes. Mais pour les néophytes, allons-y : Jean Mazarin est le nom de plume de René-Charles Rey.

Mais ce n'est pas le seul.

Ce monsieur signe aussi sous les pseudos suivants : Emmanuel Errer, Charles Nécrorian ou Nécrorian. Notamment pour ces deux derniers pseudonymes, dans la collection « Gore », au Fleuve Noir, collection au sein de laquelle il a commis cinq « Gore » parmi les plus fameux du chapelet d'horreurs rouge sang, notamment le célèbre *Blood Sex*, roman fondateur (et sa suite). Récemment revenu au genre avec *Plaques chauffantes*, chez Rivière Blanche, Jean Mazarin est un auteur très productif, ayant signé un grand nombre de romans dans les collections « Anticipation », « Espionnage » et « Spécial-Police », au Fleuve Noir. Il a aussi signé plusieurs romans au sein de la « Série Noire », entre autres. À la fin des années 1980, René-Charles Rey s'oriente vers la télévision et va écrire pour les séries policières. Il a également collaboré avec Jess Franco pour le film *Les Prédateurs de la Nuit* (1988).

Un grand monsieur de la littérature populaire, que j'ai eu l'honneur de rencontrer à plusieurs reprises, et dont je ne peux que signaler l'accessibilité, la grande gentillesse et l'humilité.

Le roman que je chronique aujourd'hui a pour titre *La Course au bahut*, et a été publié au

Fleuve Noir, dans la collection « Spécial-Police », en 1980.

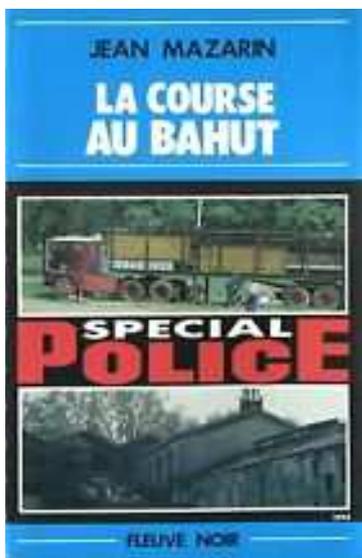
Alors que les *seventies* finissantes se coltinent encore quelques baba cools égarés, Max Bichon, reporter au *Super*, un magazine racoleur et ordurier qui, cependant, se cache sous les oripeaux du « nouveau journalisme » à l'américaine, monte dans le nord de la France pour enquêter sur la disparition d'un trente-cinq tonnes anglais. Au fil de ses investigations, alors qu'il est baladé par les hippies écolos qui dénoncent un trafic d'uranium international camouflé dans des cargaisons ordinaires, Max Bichon va se rendre compte qu'il tient là un papier qui pourrait faire bondir les ventes de son journal. Il s'obstine alors et tombe dans un sacré panier de crabes...

Jean Mazarin a ce talent de dépeindre des personnages décalés, intrigants... Complètement azimuthés dans *Plaques Chauffantes* ou *Inquisition* ou ses autres productions estampillées « Gore » ou simplement attachants, comme ce Max Bichon qui ne fait pas exception. Ce dernier, narrateur-personnage principal du roman, nous raconte ses pérégrinations sur un ton désabusé, mais on devine quand même des principes sous les bravades cyniques. Bichon est un des personnages récurrents de l'œuvre de Mazarin dans la collection « Spécial-Police », il apparaît a priori dans au moins trois autres romans. *La Course au bahut* m'a clairement donné envie de le retrouver dans d'autres aventures.

Le Nord industriel et prolétaire de l'aube des années 1980 dans lequel Max Bichon évolue est dépeint avec précision et offre un cadre réaliste à une intrigue documentée qui tient la route. On s'y croit alors que l'on partage le quotidien de Bichon dans son hôtel, dorloté par une taulière aux recettes de cuisine un brin fantaisistes.

La Course au bahut est un polar classique et bien exécuté, qui sous couvert d'une intrigue prenante, en profite aussi pour tailler le costard aux politiques dissimulateurs, aux fils de bonne famille arrivistes, aux hippies d'arrière-garde et aux journalistes poubelles, le tout en restant toujours dynamique et amusant.

Julien Heylbroeck



Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Corps et liens, tome 2, de Kââ/Corsélien

« Tome 2 », oui. Car un seul volume ne suffisait pas. Ce projet a donc dès le début été conçu comme un tout. Une somme qui comprendrait l'intégralité des six romans d'horreur que Pascal Marignac destinait à l'origine aux collections « Gore » et « Maniac ». Or si pour les trois premiers, le plan s'est déroulé sans accroc, la suite a hélas été beaucoup moins simple. Entre changements d'éditeurs et de pseudonymes, cessation d'activité et interruption de collections, *Dîner de têtes* faillit bien ne jamais voir le jour. Mais cette histoire, je l'ai déjà racontée.

Ce que je n'ai pas encore dit, en revanche, c'est à quel point ma première lecture de *Voyage au bout du jour* a été déterminante. À l'époque où j'ai découvert ce roman, j'avais déjà lu les « Gore » de Corsélien. J'avais rencontré les loups-cerviers de *L'État des plaies*, les moines fous de *Bruit crissant du rasoir sur les os* et le lance-flammes de *Retour au bal*, à *Dalstein*. Je savais donc déjà que Pascal Marignac avait quelque chose que les autres auteurs n'avaient pas. Notamment cette faculté stupéfiante de présenter des personnages ordinaires qui, confrontés au Mal, vont peu à peu sombrer dans la folie pure pour faire *corps* avec lui.

Mais à l'époque où j'ai découvert le troisième titre de la collection « Maniac », j'ignorais que Béhémoth était Corsélien. De même que je n'avais pas encore fait le lien avec Kââ. Et quand un an après avoir survécu au cauchemar tentaculaire de Béhémoth, j'ai réalisé en lisant mon premier Kââ que l'auteur de tous ces livres était un seul et même homme, je me souviens avoir pensé quelque chose comme : « Ouf. S'ils ne sont qu'un, ça devrait aller ». Parce qu'avec trois loups de ce – gros – calibre dans mon poulailler mental, je ne me serais pas senti de taille à lutter. Avec Corsélien, Béhémoth et Kââ, la lune était tombée trois fois de suite dans le caniveau, et la bougresse en avait foutu partout. Trois pseudonymes pour mieux laisser bronzer les cadavres et les éparpiller façon puzzle : je n'en menais pas large.

Aujourd'hui, après avoir relu une nouvelle fois les six romans d'horreur de Pascal Marignac, mon état s'est amélioré. Je suis un peu plus *calme*. « Calme », face à une œuvre aussi épouvantable, ça peut paraître curieux. Mais comme il s'agit là d'un des adjectifs favoris de l'auteur, son usage ici me semble assez justifié.



Surtout que, pour moi, ce n'est pas « le calme avant la tempête », mais *après*. La tempête, c'était le décès prématuré de Pascal Marignac, le long vide noir ensuite, et tous ses livres presque introuvables. Désormais, j'y vois plus clair.

J'ai l'impression de mieux connaître la personne dissimulée derrière les pseudonymes. Deux phrases extraites de *Lésions irréparables* me paraissent notamment très éclairantes. Quand, chapitre 8, Naïk s'adresse à Markus et lui demande : « Vous sondez l'horreur, n'est-ce pas ? Avec la volonté de l'extraire ? C'est cela ? » Puis, chapitre 10, quand elle lui confesse : « Je suis une cicatrice ». Là se trouve la signature de Corsélien. À ce moment précis, l'auteur regarde son lecteur dans les yeux. Il s'incarne dans son personnage, le marque de son empreinte. Une véritable valeur ajoutée, qui prouve s'il en était besoin que ce n'est pas parce que l'on œuvre dans des genres dits « populaires » que l'on doit produire de la littérature au rabais. Une valeur ajoutée parmi beaucoup d'autres, que vous pourrez retrouver dans le deuxième tome de *Corps et liens*, disponible le 1^{er} décembre chez Rivière Blanche.

Artikel Unbekannt

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Du gros, gros format

La sortie ces derniers mois de la suite de *La Griffes du chien* et de *Pukhtu* nous a poussé à demander à ces deux auteurs ce qui les motive

Qu'est-ce qui pousse un homme normalement constitué à écrire des livres ?

DOA : Une réponse *bisounours* diplomate consisterait à expliquer qu'on fait ça par vocation, amour de l'art, envie de raconter des belles histoires et pour faire plaisir aux lecteurs. Que des bonnes raisons. La réalité, à mon sens, est que les personnes normalement constituées n'écrivent pas. Ou, si elles essaient, elles arrêtent vite. D'abord, écrire *pour de vrai* implique d'accepter de passer beaucoup de temps seul. Voire de le rechercher et d'aimer ça. Mais quand on est normal, on est *sociab'*, on fuit l'état solitaire, non ? Ensuite, c'est une activité qui nécessite un ego démesuré, du genre à être sûr et certain d'avoir un truc primordial à coucher sur le papier, que ça en vaut la peine, merde, et que ceux qui le comprennent pas sont forcément des cons, ou des incultes, ou les deux. On se rassure comme on peut. Et on se prépare comme on peut. Parce que même pas normalement constitué, aucun romancier n'est dupe : il va passer des mois à se faire chier à bosser dans son coin, souvent en sus d'une autre activité, en déployant une énergie dingue, en multipliant les moments de doute, tout ça pour finir par être lu par une poignée d'anachroniques du bulbe et pas beaucoup de thunes... Dans un monde où tout tourne autour du facile et du pognon, travailler comme un clébard pour la gloire n'est pas rationnel. Non, l'écriture n'est pas un truc de gens sains d'esprit. Conclusion logique : on est fous, nous, les écrivains. Mais on essaie de le cacher, à défaut de se soigner.

La Griffes du chien... face à un tel ouvrage, dense, documenté, on se demande ce qui pousse un auteur à s'attaquer à un livre aussi fort (la folie ?) et ensuite : combien de temps de travail ? Combien de livres épluchés, de rapports lus, de gens rencontrés ? Et pensiez-vous que ce serait un si gros ouvrage ?

Don Winslow : Folie est le bon mot. Non, je n'avais aucune idée de l'odyssée que cela allait devenir. Je continuais juste à faire des recherches, encore des recherches, et plus j'apprenais de choses, plus ma colère augmentait et plus je me rendais compte que



pour vraiment rendre justice à l'histoire, il allait falloir que ce soit un GROS LIVRE. J'ai mis cinq ans à l'écrire, puis à le réécrire car j'ai dû couper le manuscrit d'origine en deux. En réalité, je ne saurais vous dire combien de livres, d'articles, de rapports d'audiences du Sénat, de minutes de tribunaux, de rapports de police et des services de renseignements j'ai épluchés. Combien de gens j'ai rencontrés ? Trop ! Honnêtement, je n'avais pas conscience de ce dans quoi je m'embarquais.

Et vous, qu'est-ce qui pourrait vous motiver à les lire ? L'idée du marathon littéraire est séduisante, et extrêmement passionnante. Profitez si vous n'avez pas lus les premiers tomes pour vous faire les diptyques (bien qu'à l'arrivée à chaque fois ce n'est qu'un roman). Mais il faut prévoir du temps pour les lire, ce n'est pas le genre dont on lit dix pages, rincé après sa journée de travail, avant de s'endormir. Livres exigeants, ces deux romans vous englutissent, vous plongent directement au cœur de l'Histoire, vous happent. Vous ressortez rincés et écoeurés après Don Winslow, admiratifs après DOA (avec une certaine tristesse pour... mais nous n'en diront pas plus). Faisons simple : ce sont des lectures obligatoires. Lâchez *La Tête en Noir* et partez les lire...

Christophe Dupuis

TEMPS NOIR N°19 : JEAN-BERNARD POUY A L'HONNEUR !



Les **Éditions Joseph K.** animées par **Franck Lhomeau** viennent tout juste de publier le N°19 de la revue **Temps Noir** et cette nouvelle livraison fait la part belle à **Jean-Bernard Pouy**, l'auteur (pas l'écrivain, hein !) le plus attachant de ces trente dernières années.

Dans une longue interview accordée à **Jean-Marie David**, il passe en revue ses romans les plus emblématiques et ses créations les plus débridées (héros récurrent, collections innovantes), mais il va plus loin et parle longuement de ses collaborations (cinéma, radio, télévision, théâtre, ateliers d'écriture), des contraintes d'écriture qu'il s'impose et qui l'aident à écrire (« *écrire devient un jeu, un exercice que l'on se doit de réussir* »), de la Bretagne, de la peinture, de l'art (on se souvient de son expo de titres de la « Série Noire » soigneusement détournés), du rock (c'est un inconditionnel de Little Bob), des festivals polars, de la « Série Noire », de Patrick Raynal.

Jean-Marie David propose également une bibliographie phénoménale de cinquante-deux pages de toutes les publications et collaborations de Jean-Bernard Pouy. En plus des romans et nouvelles, on y trouve le recensement des romans collectifs, essais,

dictionnaires et pamphlets, poésie, livres pour la jeunesse, BD, recueils d'articles, anthologies, articles, préfaces, postfaces, adaptations théâtrales, filmographie, discographie, etc. Bref, tout ce que notre auteur préféré a touché de son immense talent... et c'est vraiment très impressionnant !!!

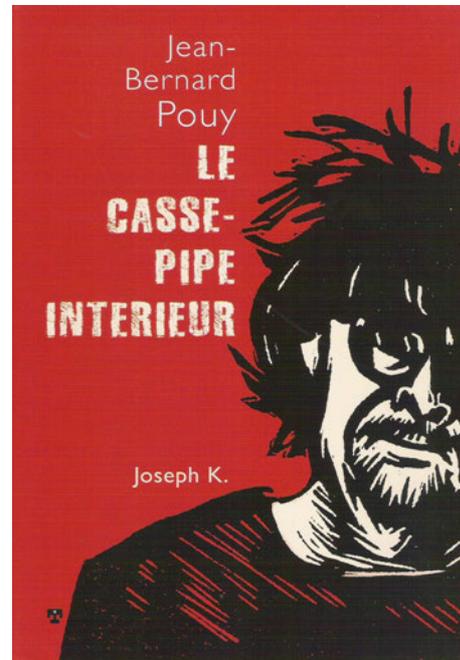
Au sommaire également de ce N°19 de la revue *Temps Noir*, on trouve un long article sur Marcel Duhamel (M. Duhamel avant la « Série Noire » et onze entretiens avec le directeur de la célèbre collection), une présentation de la DVDthèque « Série Noire », une réhabilitation de Francis Didelot (1902-1985) par le spécialiste Jacques Baudou, une réflexion sur « la représentation de l'homosexualité chez James Ellroy » par Frédéric Sounac ainsi qu'un passionnant dossier de Pierre Charrel intitulé « D'après une histoire vraie » qui interviewe des auteurs utilisant l'Histoire et le réel pour alimenter leur œuvre littéraire (D. Manotti, A. Rambach, L. Padura, etc.) – 350 p. - 19.50 €.

LE CASSE-PIPE INTERIEUR

de Jean-Bernard Pouy. Ed. Joseph K.

Indispensable complément du N°19 de la revue *Temps Noir*, cet ouvrage de Jean-Bernard Pouy rassemble cent treize articles écrits depuis 1983 et publiés dans des journaux et revues aussi différents que *Marie-France*, *Alternatives*

Libertaires, *Ras l'Front*, *Libération*, *L'Humanité*, *Émois*, *Télérama*, *Gaïin*, *813*, *Les Temps Modernes*, *Le Magazine Littéraire*. Il y dévoile ses convictions profondes, ses idées, ses réflexions, ses sentiments, ses coups de gueule, ses éclats de rire. Tout le talent et l'éclectisme de J.-B. Pouy sont dans ces articles. (320 p. – 19.80 €).



Jean-Paul Guéry

Sur les hauteurs du mont Crève-Cœur, de Thomas H. Cook (Le Seuil « Policiers »).

Médecin de Choctaw (Alabama, USA) et narrateur de cette sombre histoire, Ben est bien intégré dans cette petite communauté rurale, mais un terrible souvenir ronge son existence et l'empêche d'être pleinement heureux. En 1962, son amie d'enfance dont il était secrètement amoureux a été assassinée, et un jeune homme violent et raciste a été emprisonné. Par flashbacks successifs, Ben revient sur les mois qui ont précédé le drame, et son émouvant récit suggère une possible culpabilité. Thomas H. Cook est vraiment un maître du suspense psychologique, explorant avec minutie les tréfonds de l'âme humaine.

dangereuse pour elle et sa fille car le véritable assassin rôde toujours. Alternant les séances de psy post-drame et l'enquête du présent, le récit de Julia Heaberlin embarque le lecteur au cœur d'une intrigue criminelle psychologique bien construite et d'un suspense parfaitement maîtrisé.

Brunetti en trois actes, de Donna Leon (Calmann-Lévy).

Depuis quelques mois, la célèbre Diva vénitienne Flavia Petrelli reçoit d'un admirateur inconnu des centaines de roses jaunes, tant sur scène qu'à la porte de son appartement. Cette passion intrusive inquiète vivement l'artiste et l'incite à demander l'aide de son ami le commissaire Brunetti. D'autant que l'agression



Ainsi fleurit le mal, de Julia Heaberlin (Presses de la Cité).

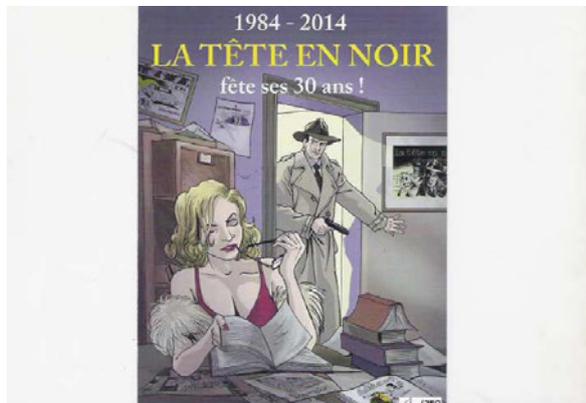
Unique rescapée d'une série de meurtres vieille de près de vingt ans, Tessa a contribué à identifier un suspect qui attend son exécution dans le couloir de la mort d'une prison du Texas. Contactée par un comité de défense, Tessa accepte néanmoins de reconsidérer son témoignage, et relance une enquête difficile et

d'une jeune soprano accentue le sentiment de menace. Avec son tact habituel, le policier s'immerge dans la psychologie du harceleur pour mieux l'identifier. L'ambiance feutrée et très musicale de Fenice, le grand opéra de Venise, sert d'écrin à cette délicieuse énigme criminelle de Donna Leon.

Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



EN BREF... EN BREF... EN B

Sacrifice, de Joyce Carol Oates (Philippe Rey).

Enlevée en plein jour, Sybilla, une jeune fille noire, est victime de sordides violences avant d'être abandonnée trois jours plus tard dans une usine désaffectée de Pascaigne (New Jersey, USA). En état de choc et profondément meurtrie, l'adolescente refuse de parler, mais accuse des flics blancs. Commence alors une enquête difficile plombée par les réticences d'une communauté encore traumatisée par les émeutes raciales de 1967. Multipliant les points de vue, Joyce Carole Oates décortique méthodiquement les ressorts d'une sinistre affaire criminelle empoisonnée par un climat de défiance mutuelle. Puissant !

Le Verger de marbre, d'Alex Taylor (Gallmeister).

Dans ce coin perdu du Kentucky, les rares habitants vivent dans la crainte de Loat Ducan, un truand sans scrupules et sans morale. Quand le jeune Beam, dix-neuf ans, chargé de manœuvrer le petit ferry local, tue un homme qui voulait voler la recette, il ignore qu'il s'agit du fils de Ducan. Dès lors sa vie ne tient plus qu'à un fil et il doit s'enfuir à travers champs en essayant désespérément d'échapper au déchainement de violence annoncé. Dans un décor rural impressionnant, Alex Taylor propulse ses personnages au cœur d'une dramatique histoire familiale pourrie par les non-dits et les vieux ressentiments.

Jean-Paul Guéry

Nouvelle Carte Postale de Gregor



Vous pouvez vous procurer la nouvelle carte de Gregor éditée à l'occasion d'imaJ-n'ère 2016 en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 2 timbres à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux grands auteurs dont on n'avait plus de nouvelles sont de retour en cette rentrée.

Le premier, **Andreu Martín** est barcelonais. Il est, avec **Francisco Gonzalez Ledesma** et **Manuel Vázquez Montalbán**, l'un des fondateurs du polar barcelonais (même s'il est arrivé après eux). Et le voilà qui revient, en fanfare avec **Société noire**.

« *Mardi 22 mai, deux jours après le braquage* ». Le corps d'une femme décapitée est trouvé dans une rue de Barcelone. Peu de temps après, les policiers découvrent le corps d'un homme qui a eu la tête et les mains tranchées, puis une famille entière massacrée. La rumeur attribue les meurtres aux triades chinoises qui seraient en train de s'installer dans la capitale catalane. Pourtant des témoins parlent de deux brutes, semblant appartenir aux sinistres *maras*, ces gangs ultra-violents d'Amérique centrale. L'inspecteur Cañas en est persuadé, ce sont les triades qu'il piste depuis plus d'un mois qui se vengent d'avoir été cambriolées. Il faut dire qu'avec son indic, Liang Huan, il a des infos de première main. Il va quand même falloir un peu de temps, de sueur et de larmes pour comprendre comment une simple enquête a pu finir dans un tel bain de sang.

On ne s'ennuie pas une seconde dans ce polar mené de main de maître, avec un sens aigu du rythme et du temps, et une maîtrise parfaite de la construction. L'auteur jongle avec les flashbacks et avec les personnages, et construit son puzzle fait de courts chapitres qui passent du flic à son indic, avant, pendant et après le braquage qui constitue le pivot du roman. Comme les meilleurs bateleurs, il jongle l'air de rien, donnant l'impression que l'exercice est facile et ne requiert pas vraiment son attention. Il sourit souvent (et nous aussi), et avec une insolente aisance passe de la description d'un massacre aux émois d'un jeune homme qui ne veut absolument pas tomber amoureux, ou de la mortelle inquiétude d'un père pour sa fille à la peinture, en passant, de l'exploitation de travailleurs clandestins. On sourit, on frémit, on a le cœur serré, on s'enthousiasme, on découvre une partie de Barcelone plongée en pleine mondialisation, décrite au raz du bitume ... Le second est italien. **Carlo Lucarelli** revient avec une suite de la très belle **Huitième vibration** : **Albergo Italia**.

On est sur le point d'inaugurer l'Albergo Italia, l'hôtel le plus luxueux de la nouvelle Asmara, sur les hauts plateaux éthiopiens. Parmi les invités le capitaine Colaprico des carabinieri, et son aide abyssin, le très perspicace Ogbà. La fête tourne

court quand le cadavre d'un certain Farandola est trouvé, pendu dans sa chambre. Très vite Ogbà et le capitaine se rendent compte que malgré la mise en scène il s'agit d'un meurtre. Une affaire vite réglée ? Certainement pas ! De la chaleur de Massaoua à l'air raréfié d'Asmara, Colaprico va avoir bien besoin de la perspicacité de son adjoint pour se dépêtrer d'une superbe rousse fatale, d'un étrange géologue, d'un fourrier corrompu et des manigances d'Oualla, la polissonne.

La première impression ressentie à la lecture est que l'auteur s'est bien amusé à écrire ce court roman. On sent son humour et son amusement, à son hommage aux feuilletonistes, avec des relances « à l'ancienne » en fin de chapitres, et à son clin d'œil au grand ancien Conan Doyle. On le sent également à son jeu avec la langue, avec les langues. Les langues locales quand Ogbà, ou Oualla pensent ou peinent à traduire un mot ou une idée, mais également avec les différentes langues italiennes, les personnages venant de différentes régions. Au-delà de l'amusement, **Carlo Lucarelli** excelle quand il s'agit de nous faire ressentir la chaleur, la transpiration qui dégouline, l'air raréfié du plateau, les odeurs lourdes et enivrantes de Massaoua, ou légères mais tout aussi entêtantes d'Asmara. Et au travers de cette intrigue « à la manière de » et de cette avalanche de sensations, il nous fait vivre un lieu et une époque découverts avec **La Huitième vibration** fort peu connue chez nous.

Jean-Marc Laherrère

Andreu Martín / **Société noire** (*Societat negra*, 2013), Asphalté (2016), traduit du catalan par Marianne Millon.

Carlo Lucarelli / **Albergo Italia** (*Albergo Italia*, 2014), Métallé (2016), traduit de l'italien par Serge Quadrupani.



LE BOUQUINISTE A LU

Les Arbres, en hiver de Patrick Eris aux éditions Wartberg, collection

« Zones noires »

Patrick Eris est un homme-orchestre de la littérature de l'imaginaire, parfois éditeur, parfois anthologiste, parfois nègre littéraire et de temps en temps et pour notre plus grand plaisir, auteur. Il flirte avec tous les genres avec une aisance de dandy. Aux éditions Wartberg, vient de sortir un polar « régional » : *Les Arbres, en hiver* signé de sa main. Je vous ai dit toute l'appréhension qui me saisissait lorsque j'entamais un polar « régional ». Je dois admettre que mes trois dernières lectures de ce type se sont plutôt bien déroulées et que déjà séduit par l'écriture de Patrick Eris, je me plongeai dans celle-ci avec plaisir. Le roman a pour héros un gendarme d'une petite structure près de Dôle dans un futur très proche et légèrement dystopique : les moyens de la fonction publique ont été réduits à une portion tellement congrue qu'il devient difficile pour nos gendarmes d'exercer leur métier dans des conditions correctes : voiture au bord de l'effondrement, informatique obsolète, ... La population française est anesthésiée par un jeu de télé-réalité hypnotisant, « Le rameau d'or ». J'y ai vu une référence à l'œuvre de Frazer (parce que notre auteur est empreint d'une impressionnante culture) et la montée d'un nouveau mythe temporel.

Le récit est une fenêtre ouverte dans un Jura réel hors du monde hystérique mené par les élections des héros de la télé-réalité. Le gendarme adjudant et ses deux compères sont perdus dans une histoire de meurtres en série qui n'aurait jamais dû leur échoir. Mais le manque de moyens est si général que les chaînes habituelles de fonctionnement des forces de l'ordre sont grippées. Notre héros se lance le défi de résoudre l'affaire et entraîne dans cette danse un peu folle ses deux collaborateurs totalement dépassés par les événements. Nous sommes peu à peu entraînés dans cette ambiance très particulière, une caractéristique des œuvres de Patrick Eris. Il nous y immerge peu à peu sans que nous puissions nous en rendre compte, prêts à accepter ces absences du héros qui coure dans des forêts aux atmosphères oppressantes. La décomposition du monde qui accompagne cette enquête restera le grand message que me laissera ce beau roman qui n'a de régional que le lieu de l'enquête.



La Petite écuycère a café, de Jean-Bernard Pouy aux éditions Baleine, collection

« Le Poulpe »

Et puis, comme j'étais en vacances, je me suis dit : « Et si je relisais un JB (Pouy) et plein de curiosité, je tendais la main vers la première aventure du « Poulpe », de sa main : *La Petite écuycère a café*. Outre l'exercice de raccorder un scénario à un titre calembour, j'ai apprécié la présentation de ce héros que je suivrai des années. Un roman « pouyesque », plein de truculences, de coups de pied dans le nid de bourgeois malhonnêtes, prêts à tout pour conserver leurs prérogatives et toujours autant d'actualité. Pouy/Dubout, même combat. La description frise toujours le parodique avec un bien amère et si réaliste vision de notre société. Dans ces premières aventures tout est mis en place en trois coups de stylo : le Poulpe, son entourage, ses méthodes, sa philosophie... Bref : c'est du Pouy alors allez-y !

Jean-Hugues Villacampa

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 182.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

La Roche au démon - Meurtres rituels en Bretagne, de Jean-Marc Ligny
(Wartberg « Zones noires »)

Ne vous endormez pas à l'ombre d'un menhir, vous risqueriez de ne pas vous réveiller...

Tel ce brave homme qui gît au pied de cette masse pierreuse dressée comme un doigt vengeur dans le site mégalithique du Tréhorenteuc en forêt de Brocéliande à une quarantaine de kilomètres de Rennes. Sauf que les deux jeunes amoureux qui le découvrent se rendent compte immédiatement qu'il ne se réveillera plus jamais. L'homme est nu, écorché, ensanglanté. Il est attaché au menhir, les mains liées dans le dos, lardé d'une vingtaine de coups de couteau. Il est énucléé, émasculé, et tatoué au couteau d'un triskell avec reposant sur le symbole une plume noire. Le capitaine Erwann Le Tallec et sa coéquipière la lieutenant Marie Prigent, du SRPJ de Rennes, sont dépêchés sur place, ainsi que les hommes de la scientifique menés par Dubreuil. Entre Le Tallec et Dubreuil le courant est alternatif, dans un sens acrimonieux, dans l'autre acerbe. C'est que Dubreuil brigue la place de Le Fur, le responsable de Le Tallec. Mais après tout ce sont leurs affaires, intéressons-nous plutôt à ce problème qui sera suivie d'autres cadavres, tous trouvés dans des endroits similaires, et dont la procédure pour les occire est sensiblement la même ainsi que la mise en scène.

Ce genre d'actualité attire les journalistes comme un étron frais les mouches. Particulièrement Xavier Bonnard, reporter à *Ouest-France*, qui est toujours sur les bons coups, et s'incruste dans l'enquête comme une Ixodida sous la peau fragile d'un promeneur en forêt. Xavier exerce le chantage auprès des enquêteurs, lesquels se trouvent obligés de lui fournir du grain à moudre sous peine d'être la risée du rédacteur auprès des lecteurs affamés d'articles piquants.

La première chose à faire est bien évidemment de découvrir l'identité de ce cadavre. Ce qui ne pose aucun problème grâce aux empreintes digitales et dentaires. Il s'agit de Philippe Germont, quadragénaire marié, et directeur d'un réseau local d'agences immobilières. Sa femme est prévenue et convoquée afin de reconnaître le corps. Des fois que ce ne serait pas le bon. Il ne faut pas donner de fausses joies inutilement. Quant au meurtrier, rien ou presque. Juste qu'il

chausse du quarante-deux, ce qui est la taille standard ou presque d'une grande majorité de citoyens adultes. D'après madame Germont, dont les déclarations restent dans le ton, rien n'entachait leurs relations conjugales. Pas de sorties inopinées de la part de son mari. Il s'était rendu à Tréhorenteuc afin de faire visiter à d'éventuels acheteurs un bien immobilier. Et il devait rentrer plus tard que d'habitude car un repas clôturait cette négociation. Sauf que, en interrogeant les futurs propriétaires, ce repas n'avait pas eu lieu, pour la bonne raison que ce n'était pas prévu dans l'emploi du temps. Germont aurait-il découché ? Aurait-il eu une liaison cachée ? On ne sait jamais, d'autant que, en fouillant dans l'ordinateur du défunt, des fichiers révèlent qu'il professait à l'encontre de jeunes filles brunes aux petits seins une forme de culte.

Peu à peu, quelques autres cadavres disséminés plus tard, toujours dans des lieux symboliques celtes, il se dégage aux yeux d'Erwann Le Tallec et de sa coéquipière comme un lien qui relierait toutes ces victimes. Et ce lien prendrait son origine dans le passé.



Plus spécialisé dans l'écriture de romans de science-fiction, Jean-Marc Ligny nous offre un roman policier de facture classique, une enquête à rebrousse-poil, qui pourrait offrir une trame fantastique avec les évocations de Merlin, Morgane et même Morigane. Mais elle est menée par des personnages dont les liens donnent toute la saveur à l'intrigue. Les dissensions entre Le Tallec et Dubreuil par exemple, les piques entre Le Tallec et Marie Prigent. Et les démarches de Marie pour jeter Le Tallec, célibataire convaincu, dans les bras d'une stagiaire un peu boulotte, timide et rougissante, mais qui ne manque pas de charme. Enfin l'omniprésence de Xavier Bonnard toujours là où personne ne l'attend et joue entre les jambes des policiers comme un jeune chiot.

Une intrigue facile mais prenante par la présence des fantômes de la légende celte et de l'antagonisme entre le Bien et le Mal, représenté par Morgane et Morigane, et le symbole du triskell scarifié à l'envers. (216 p. 12,90 €.)

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

LES ENFANTS DU CAP, de MICHELE ROWE - ALBIN MICHEL 2016

La ville du Cap se situe à l'extrême sud de l'Afrique, près du Cap de Bonne Espérance. Là des « townships » côtoient de riches quartiers bourgeois. Marge Labuschagne a l'habitude de commencer sa journée par une marche avec son chien Bongo sur l'une des plus belles plages de la planète, celle de Noordhoek. Ce matin-là Bongo aboie fort ; il vient de découvrir le corps d'un homme flottant sur le dos. Marge reconnaît un voisin : Andrew Sherwood. Titus, chef de la police locale, déclenche une enquête car manifestement on a affaire à un meurtre. Deux inspecteurs sont mis sur le coup : Mhlabeni, vieux routier de la police, alcoolique, mal embouché et de réputation douteuse, et Persy, frêle jeune femme métisse, volontaire, ambitieuse. C'est son premier poste ; Persy veut mener seule cette enquête. Celle-ci s'annonce difficile. La victime, une sorte de hippie zonant sur la plage, était le patient de Marge, qui est psychologue et ancienne collaboratrice de la police. Un jour, Colette McKillian, une prof de musique, vient la trouver pour déclarer : « Andy et moi nous fréquentions. » Tout le monde sait que Colette a un fils, Jasper, qui a été inquiété pour l'enlèvement d'un petit garçon qui n'a jamais été retrouvé. Marge a eu à s'occuper de l'affaire car Jasper était soupçonné de pédophilie, comme Sherwood l'avait été il y a peu. Autre suspect : Dollery, ancien camarade d'école de Persy, devenu un redoutable dealer. Or Dollery a emprunté la voiture de Sherwood comme ses empreintes le prouvent. Persy cherche Dollery, en vain. Finalement Titus consent à laisser à Persy la maîtrise de l'enquête à condition qu'elle collabore avec Marge. Celle-ci ne croit pas à la piste Dollery ; elle préfère penser que la clé de ce meurtre est à chercher dans le passé de Sherwood qui aimait beaucoup les petits garçons. Il existe peut-être d'autres victimes qui ont voulu se venger. Persy et Marge sont bien obligées de s'entendre pour venir à bout de cette enquête complexe qui réserve des surprises jusqu'à son terme.

Ouvrage couronné par un « Debut dagger award », ce polar permet de découvrir Persy Jonas dans ses œuvres et pour la première fois. Il s'inscrit dans une réalité sociale complexe que nous, Français, connaissons mal. L'auteur a choisi d'éclairer cette réalité en procédant par contrastes. Premiers contrastes : l'environnement. La nature est splendide mais certaines



zones protégées sont peu à peu grignotées par des projets immobiliers nouveaux ; des investisseurs veulent construire des « gated communities » loin des banlieues à risques. Marge milite contre.

Autres contrastes : des communautés qui cohabitent bon gré mal gré avec des inégalités entre riches et pauvres, des préjugés tenaces contre les noirs. L'apartheid a officiellement disparu, mais le racisme reste latent. On dit, par exemple que Persy doit son poste à un programme de discrimination positive. Chaque jour elle doit montrer qu'elle est la meilleure. Son collègue Mhlabeni l'accable de remarques méprisantes. Or c'est un policier corrompu qui pactise avec les voyous.

Contrastes encore entre les personnages qui ont des profils très spécifiques. Marge, psychologue, est une personne introvertie, scrupuleuse, hantée par un sentiment de culpabilité. Persy, issue d'un milieu défavorisé où Dollery était son meilleur copain avant de devenir un caïd dangereux, est une femme volontaire et forte. Sherwood au contraire apparaît comme un solitaire, paisible ayant de bons contacts avec les enfants. Au final, une enquête attachante à l'issue inattendue, et qui nous révèle des aspects étonnants de ce pays. L'auteur réussit à nous le faire aimer malgré son climat de violence.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°183 - Nov. / Déc. 2016

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58